



Brèves mémoires du futur : pour la Génération Z

Discours prononcé par Bernard Caprasse,
Gouverneur de la province de Luxembourg
le 1^{er} octobre 2015

Table des matières

Introduction	5
1. Notre passé récent : questionnements, constats, leçons.	7
1.1. Questionnement	7
1.1.1. Une date historique : le 5 septembre 1977	8
1.1.2. Années 90, nouveaux paradigmes : Région, Europe, Monde	10
1.2. Le constat : le Luxembourg moderne : quelle signification ?	12
1.3. La grande leçon du passé : l'indispensable consensus luxembourgeois	15
2. Les promesses du futur	19
2.1. La jeunesse : une grande espérance !	20
2.1.1. Les rêves de la jeunesse mondiale	21
a. Le constat	21
b. Les enseignements.....	24
c. Quelques précisions pour l'Europe.....	26
d. Et à propos de la Belgique	28
2.1.2. Génération Z : les 15-20 ans à l'assaut du monde !.....	31
a. Considérations générales.....	31
b. Quelle est la perception des Z par rapport à l'entreprise ?	34
c. Quelques éléments de synthèse	35
2.2. Vers le développement désirable	36
2.2.1. Avertissement.....	36
2.2.2. Préambule	37

2.2.3.	La croissance : absolument nécessaire, impérativement différente	39
2.2.4.	Une croissance impérativement différente ; désirable	41
2.2.5.	Un signal fort : le savoir est l'épicentre de la croissance.....	41
2.2.6.	Les signaux faibles	43
a.	Un nouveau groupe sociologique : les créateurs de culture	43
b.	Être ou la mort de Gordon Gekko.....	45
c.	L'écologie positive : « La nature n'a pas de pouvelle »	46
d.	L'altruisme rationnel : tous indispensables !.....	49
e.	Une autre vision du profit économique : la prospérité inscrite dans l'éthique	51
f.	Ce monde qui vient... ..	52
2.2.7.	Et la province ?	53
a.	La culture	53
b.	Les infrastructures de demain	54
c.	La mobilité	55
d.	La formation.....	57
e.	Le Campus universitaire d'Arlon.....	58
f.	Les relations transfrontalières	59
3.	Comme synthèse : un symbole	60
	Puisqu'il faut conclure... ..	62

Introduction

Au moment où je m'adresse à vous pour la dernière fois lors de la rentrée du Conseil provincial, je n'ai pas l'intention de dresser un bilan des quelque vingt ans qui se sont écoulés depuis mon entrée en fonction. Cet exercice fastidieux n'est pas sans intérêt... mais il est fastidieux. Il l'est pour celui qui l'écrit et pour ceux qui doivent en subir la lecture !

Je ne m'attarderai pas davantage sur l'histoire du Luxembourg de l'après-guerre. Deux auteurs ont fait cet exercice de manière remarquable. Eric Burgraff a décrit les 50 dernières années, une par une. Il les a commentées avec pertinence. Charles-Ferdinand Nothomb, fort de son expérience nationale, qui servit sa province avec une hauteur de vue rare, a dit dans son dernier ouvrage l'évolution du Luxembourg et des raisons de son succès. S'agissant de l'histoire, il me suffit donc de renvoyer à ces deux livres¹.

Néanmoins, j'interrogerai rapidement notre passé pour en tirer l'enseignement utile pour le futur. Le futur, voilà de quoi je souhaite surtout vous entretenir. En commençant par ceux qui

¹ - *Luxembourg, une terre d'investissement et des hommes*, Eric Burgraff, Weyrich
- *La réussite d'une province rurale*, Charles-Ferdinand Nothomb, Weyrich

vont s'y installer pour les cinquante prochaines années : les jeunes. Qui sont-ils ? Que veulent-ils ?

En tentant ensuite de décrire les signaux faibles annonciateurs de changements dont l'importance, s'ils se réalisent, sera décisive pour notre société.

En relation avec ces considérations, j'évoquerai de manière générale et succincte les pistes qu'il pourrait être utile d'investiguer pour notre territoire.

Enfin, je crois à la force révélatrice des symboles. Avant de conclure, je vous dirai celui que j'ai choisi. Il sera la synthèse de ce que je crois.

1. Notre passé récent : questionnements, constats, leçons

1.1. Questionnement

En cinquante ans, le Luxembourg est passé d'une société pastorale à une société moderne. Ce ne fut pas sans mal. La fin de 25 ans de conservatisme ! Pourquoi ? Dès les années 50, tout ou presque avait été écrit sur ce qu'il convenait d'entreprendre pour extirper de sa léthargie cette province enclavée, quasi tout entière vouée à l'agriculture si l'on excepte la sidérurgie lorraine, condamnant à l'exode sa jeunesse la mieux formée.

Il faudra cependant vingt ans pour que s'étiolent les conservatismes de tous ordres.

L'autorité des clercs laïques ou religieux battue en brèche par des courants libérateurs (mai 1968 ou Vatican II), la révolte des jeunes au slogan ravageur « Ici finit la Belgique », le déclin amorcé et inexorable de l'emploi agricole, l'arrivée dans tous les partis politiques d'une génération nouvelle consciente des enjeux du territoire, capable pour les affronter de transcender les différences idéologiques, furent parmi

d'autres, mais de manière essentielle, les facteurs du renouveau.

Le programme autoroutier gagne la province (en 1972, les autoroutes chez nous sont à l'état de tracés, elles seront achevées en 1988).

Des zones de développement économique sont équipées sur l'ensemble du territoire, le traitement des déchets, la valorisation des eaux sont programmés, une implantation industrielle d'envergure (L'Oréal) est fêtée avec un enthousiasme à peine croyable aujourd'hui. Les qualités intrinsèques des Luxembourgeois, leur sérieux, leur travail, leur abnégation attirent l'attention. L'intercommunale de développement économique du Luxembourg se déploie, portée par une équipe brillante animée d'un esprit pionnier remarquable. Des jeunes de chez nous peuvent enfin donner ici, chez eux, leur pleine mesure.

Un souffle nouveau parcourt le Luxembourg. Il va en avoir besoin !

1.1.1. Une date historique : le 5 septembre 1977

Le 5 septembre 1977, la province va connaître, la journée la plus décisive pour elle, de l'après-guerre. Ce jour-là, l'usine

métallurgique d'Athus ferme définitivement. Ce fut un jour funeste qui précipita dans la tragédie des centaines de familles. Le drame était prévisible. L'entreprise, jadis florissante, avait une structure inadaptée et fabriquait des produits dépassés. Le choc social fut heureusement amorti grâce à de généreuses mesures de sauvegarde des salaires. Ce fut donc un jour funeste. Ce fut aussi un jour salubre. Tout était à reconstruire. Cette crise majeure offrit une formidable opportunité d'un changement radical. Le génie des Luxembourgeois fut de la saisir. Il faut relever tout d'abord le rôle important des syndicats. Confrontés pour la première fois dans un territoire rural à une fermeture de cette ampleur, ils vont gérer avec efficacité le désastre social. Ils sauront ensuite accompagner avec intelligence et fermeté le redéploiement de tout un bassin. Ce faisant, ils s'imposeront comme des interlocuteurs désormais incontournables dès lors qu'il s'agit d'évaluer, d'évoquer ou d'anticiper les enjeux du territoire.

La solidarité de la population fut exemplaire. Toutes les communes du Luxembourg, y compris les plus éloignées de ce séisme, participeront à la création d'un fonds dont la Province doublera le montant. Un double effort consenti en quelques jours !

Ces moyens, complétant d'exceptionnelles aides d'Etat, permirent d'attirer de nombreuses entreprises à fort potentiel de main d'œuvre. Idelux, avec à sa tête le Gouverneur Planchard, comprit en outre l'intérêt, dans une économie internationalisée, d'aller chercher à l'extérieur les sociétés dont le Luxembourg était dépourvu.

Malgré des tâtonnements et des échecs, le résultat fut exemplaire. En vingt-cinq ans de travail continu, la région s'est transformée. Le redéploiement économique s'étendra au nord de la province avec des succès tangibles à Vielsalm, Bastogne, Marche notamment.

Ce résultat, en soi remarquable, fut amplifié par la prise de conscience que la crise de la sidérurgie lorraine suscitera au Grand-Duché de Luxembourg. Avec clairvoyance et un sens aigu de l'anticipation, nos voisins, on le sait, entreprirent une diversification exemplaire de leur économie. Aujourd'hui, plus de 30 000 habitants de la province travaillent au Grand-Duché de Luxembourg !

1.1.2. Années 90, nouveaux paradigmes : Région, Europe, Monde

Le 5 septembre 1977 fut donc le jour de la renaissance du Luxembourg... Notre province y découvrit aussi l'Europe dans

sa dimension la plus compétitive, car c'est à cette échelle qu'il convient d'analyser la crise sidérurgique. Auparavant, les problèmes étaient pensés au niveau belge. L'Europe donc et puis très vite le Monde... En effet, c'est en tenant compte des enjeux mondiaux qu'il faudra dès les années 90 réfléchir à l'avenir des territoires. En outre, l'évolution institutionnelle du pays obligera le Luxembourg, traditionnellement très attaché à la Belgique, à tenir compte du fait régional. Comment d'ailleurs faire autrement ?

Les mutations (Région, Europe, Monde) s'imposent, je le répète, dès les années 90. Il conviendra d'en gérer les conséquences. Ainsi, elles se traduiront par l'intégration de la FUL, dont l'existence même était menacée par les directives européennes elles-mêmes inspirées par la globalisation, dans l'ULg, par les difficiles restructurations des services notamment publics affectés par la dimension internationale des enjeux et par les nouvelles technologies (la Poste, la SNCB, Electrabel), par une approche radicalement différente de la planification territoriale (la zone logistique de Molinfaing, la zone dédiée aux entreprises du bois à Gouvy sont dans cette mouvance), etc.

Une autre manière de travailler s'imposera progressivement. Raisonner en solitaire à l'heure des réseaux est passéiste et contreproductif ; tout est ouvert, connu dans l'immédiat,

transversal ; les affaires se traitent souvent à l'échelle du globe, tandis qu'émerge un intérêt pour l'état de la planète. C'est à cette aune également que se développent des tragédies humaines, des épidémies. Elles n'épargnent pas le Luxembourg. En 1997, la Province est brutalement confrontée à l'accueil des immigrés (parfois dans la violence... Je me souviens encore du caillou brisant une fenêtre qui atterrit sur ma table alors que je tentais d'apaiser les esprits lors d'une réunion à Rendeux). Il fallut gérer les risques liés à la « maladie de la vache folle », de la « grippe aviaire », sans parler de la crise liée à la dioxine.

La prospection économique ne se limite plus aux USA. Les Indiens sont à Virton, une grande banque ouvre chez nous un « data center » qui couvre le monde, les Chinois font leurs premières affaires dans la province...

1.2. Le constat : le Luxembourg moderne : quelle signification ?

J'ai connu, dans mon enfance, le laboureur derrière sa charrue attelée à un cheval. Aujourd'hui, à la Foire de Libramont, je découvre des tracteurs climatisés, monstres de technologie. Je regarde l'ancien monde sans romantisme ! Un labeur sans fin, de la pauvreté, des vies écourtées... Cette ruralité-là, seuls ceux qui ne l'ont pas connue peuvent en

éprouver de la nostalgie ! Et la ruralité d'aujourd'hui ? Mais, la ruralité, existe-t-elle encore dans le Luxembourg ?

S'il s'agit de la confondre avec la campagne, la réponse sera positive. Notre province est, c'est un de ses atouts, toujours couverte pour moitié par la forêt, et pour la moitié restante, par les prairies. Deux caractéristiques qui fondent la ruralité sont toujours présentes. L'une est immuable : la superficie de la province et ses caractéristiques géographiques. L'autre tient à la faible densité de la population, même si celle-ci est en constante augmentation, et même si des villes moyennes se développent en densifiant l'habitat. Ces caractéristiques imposent des contraintes dans la gestion des services publics : Zones de police, Zone de secours, organisation de la justice, des services fiscaux, etc. On le sait, la mobilité, le développement des nouveaux réseaux qui permettent l'indispensable accès au haut débit et l'approvisionnement des entreprises en électricité doivent faire l'objet d'une vigilance constante dès lors que les impératifs de rentabilité commandent les investissements...

En cela, le Luxembourg conserve les traits de la ruralité.

La mentalité cependant y a profondément changé. Telle est, en tout cas, ma perception.

Pour les Luxembourgeois, la ruralité n'est plus subie, elle est choisie. Les grandes villes sont accessibles plus rapidement, les nouvelles technologies abolissent le temps et les distances. De nombreux jeunes diplômés travaillent à Luxembourg ou dans nos entreprises. Le pouvoir d'achat est en nette augmentation, la culture mieux prise en compte. Oserais-je écrire qu'en quelque sorte, la ruralité s'est urbanisée...

Cette ouverture est la bienvenue. Elle a toutefois son revers... L'agriculteur, jadis au cœur du Luxembourg, est parfois considéré comme un intrus, les développements économiques sont suspectés, les nouveaux quartiers d'habitations dérangent... Le « nymbisme » n'épargne plus la province. La prospérité génère aussi l'égoïsme... tandis que l'individualisme est, il faut le reconnaître, un marqueur de l'époque.

Il convient de tenir compte de ces évolutions. Expliquer, très en amont et dans la transparence, convaincre, et puis trancher en fonction de l'intérêt général. Les responsables savent cela... Ou devraient le savoir. Le consensus luxembourgeois peut les y aider puissamment !

Précisément, avant d'aborder les évolutions possibles de la société moderne dont nous sommes partie prenante, je

voudrais aborder, un peu comme une charnière, le thème du consensus luxembourgeois.

1.3. La grande leçon du passé : l'indispensable consensus luxembourgeois

Tout à ses querelles idéologiques (question royale, guerre scolaire), le Luxembourg de l'après-guerre fut pendant près de vingt ans et malgré la clairvoyance des intellectuels quasi immobile.

En revanche dès les années 70, l'union sacrée à propos des grands enjeux permit la prise de conscience, le développement et la reconversion du territoire, la prospérité enfin (sachant que cette dernière n'est jamais définitivement acquise).

Comment définir cette union sacrée ? Quelles sont les conditions du consensus ? Il convient de dire d'abord ce qu'il n'est pas.

Le consensus n'est pas l'unanimité. Il ne s'agit pas de renoncer à ses convictions. Ce n'est pas davantage la recherche du plus petit commun dénominateur qui signe d'habitude des projets sans audace, dépourvus d'envergure.

Le consensus luxembourgeois, le mot l'indique, s'adresse à tout le Luxembourg. Il s'applique donc, sauf exception, aux enjeux qui concernent l'ensemble du territoire ou aux projets qui sont de nature à concerner l'ensemble de la population.

C'est d'abord une confrontation des idées et des opinions. C'est ensuite l'élaboration en commun de solutions aux problèmes posés en tenant compte de l'intérêt général, des opportunités à saisir, des nécessités de l'heure.

Il doit s'élaborer par priorité entre les partis politiques démocratiques et les partenaires sociaux dont il faut encore souligner le rôle important et historique dans la province.

L'avis et l'appui d'Idelux, de la Chambre de Commerce sont utiles. D'autres partenaires selon les dossiers peuvent être requis.

La taille du Luxembourg en Wallonie, en Belgique, dans l'Europe transfrontalière, justifie cette démarche dès lors que des enjeux cruciaux concernent ce petit territoire.

Unis, les Luxembourgeois sont respectés. Divisés, ils comptent peu.

Les exemples foisonnent qui confirment ce qui me paraît être une évidence.

La zone logistique de Molinfaing s'imposa parce que tous la voulaient contre l'avis du Ministre qui se heurta à ses propres amis.

La prison de Marche-en-Famenne fut décidée parce que le consensus l'imposa malgré les réticences d'un Ministre et après que les Luxembourgeois aient choisi entre eux le lieu le plus adéquat pour implanter cette infrastructure.

De la même manière, le très délicat dossier de l'accueil des étrangers en 1997 se résolut collectivement après des débats difficiles.

Il faudrait encore évoquer les tables rondes consacrées à bpost, à la SNCB, même si les résultats concrets ne furent pas toujours au rendez-vous.

Je me garderai de tenter l'épreuve inverse. Chacun se souviendra de nos divisions...

Demain, le Luxembourg rencontrera des problèmes, devra saisir des opportunités. Qu'il prenne exemple sur les réussites du passé pour forger celles de l'avenir.

Toutes nos réussites ont un socle commun : l'union sacrée !
Le consensus luxembourgeois. Telle est la grande leçon de
notre histoire depuis l'après-guerre jusqu'à ce jour.

2. Les promesses du futur

Après cette brève incursion dans le passé, l'éloge du consensus qui permet de le construire, je souhaite évoquer le futur.

J'aborde la question sans a priori idéologique ou dogmatique. Je me méfie instinctivement des idéologies d'où qu'elles viennent. Elles ont en commun une interprétation définitive du monde, une prétention à tout expliquer, un hermétisme absolu à la critique.

L'idéologie, comme le dogme -sa version religieuse en quelque sorte-, est un système fermé, total, propice dès lors au totalitarisme. Le 20^{ème} siècle nous en a livré des exemples sanglants : le fascisme, le nazisme, cette horreur absolue, le stalinisme : des dizaines de millions de morts... Aujourd'hui Daech ! Personnellement, je suis vacciné ! Pour moi, il est donc inutile de parler du futur si c'est pour dire ce qu'il devrait impérativement, absolument être...

En revanche, l'observation des faits permet de capter des signaux, faibles pour certains d'entre eux, qui permettent de dessiner un futur possible. Le pragmatisme, cet allié de la

flexibilité de la pensée et de la tolérance, doit accompagner la démarche. Demain, rien ne sera jamais définitif...

Le futur donc ! Comment en parler sans scruter ceux qui plus que les autres le parcourront : les jeunes !

Ils seront donc le premier sujet, le sujet essentiel des lignes suivantes.

Ils auront partie liée avec un monde nouveau.

Celui-ci est en émergence. De nouveaux paradigmes se dessinent, fut-ce de manière floue. Il conviendra dans un deuxième temps d'en donner un aperçu.

2.1. La jeunesse : une grande espérance !

Comment définir la jeunesse ? Les enquêtes que j'ai consultées étudiant la jeunesse dans le monde, en Europe, en Belgique portent sur une tranche d'âge qui s'étale de 15 à 30 ans. Elles mêlent ce faisant des générations différentes. Il est donc intéressant de cerner de manière plus précise les aspirations des jeunes de 15 à 20 ans. Ceux-ci sont aux portes de la vie active. Ils façonneront les cinquante prochaines années. 15 – 20 ans ! La génération « Z »

s'annonce... très prometteuse ! Elle vaut qu'on lui consacre une attention particulière.

2.1.1. Les rêves de la jeunesse mondiale

a. Le constat

Une enquête menée auprès de 32.700 jeunes de 18 à 29 ans dans vingt-cinq pays du monde donne des résultats contrastés².

L'optimisme des jeunes quant à leur avenir est globalement avéré. Les plus optimistes sont les Indiens, les Brésiliens, les Américains, les Mexicains, les Russes, les Israéliens, les Sud-Africains. Plus de 80 % des jeunes de ces pays jugent leur avenir prometteur.

Les jeunes les plus dubitatifs quant à leur avenir sont les Français, les Espagnols, les Italiens, les Hongrois, les Grecs. Ceux-là sont moins de 60 % à juger leur avenir prometteur. Les Japonais ferment la marche avec 43 % de jeunes optimistes.

S'agissant de l'avenir de leur pays, les Indiens et les Chinois considèrent à plus de 80 % que celui-ci est prometteur... A

² *A quoi rêve la jeunesse mondiale ?*, Le Monde, 01/2011

l'autre bout de l'échelle, les plus pessimistes sont les Français et les Grecs. Ils sont 17 % seulement à croire en l'avenir de leur pays. Les jeunes Japonais sont 24 %.

La jeunesse du monde est optimiste, voire très optimiste à l'égard de la mondialisation : 91 % des Chinois considèrent qu'elle est une opportunité. Une opinion que partagent 87 % des Indiens, 81 % des Brésiliens, 71 % des Américains, 69 % des Espagnols. En revanche, un Grec sur deux et 47 % des Français y voient une menace...

Il est intéressant de noter que : « Les Chinois se disent certains d'avoir un bon travail dans l'avenir (85 % contre 75 % pour les Américains) ; ils sont fiers des riches de leur pays (57 % contre 31 % des Américains) ; ils veulent gagner beaucoup d'argent (64 % contre 53 % chez les Américains), acquérir un logement (63 % contre 55 % chez les Américains), créer une entreprise (40 % contre 17 % chez les Américains). ».

En Europe, à l'exception notable des Grecs et des Français, la menace du chômage ne déprime pas les jeunes. Ils sont 70 % à être certains qu'un « bon travail » les attend.

Il convient encore de relever que les jeunes des pays émergents ont confiance dans leur Gouvernement (71% des

Chinois et des Indiens). En revanche, le scepticisme est davantage de mise en Europe avec un record pour les jeunes Français qui sont 17 % seulement à faire confiance à leur Gouvernement !

La religion et le groupe ethnique sont peu présents dans l'identité des jeunes. Cependant, la religion compte dans « l'identité » personnelle de 92 % des Marocains, 74 % des Turcs et des Sud-Africains, 68 % des Indiens.

Toutefois, 44 % des Européens estiment que l'on devrait accorder plus de place aux « valeurs spirituelles » dans la société. Par contraste, 89 % des Chinois partagent cette opinion, 88% des Russes... 71 % des Brésiliens, 56 % des Américains... et seulement 31 % des Français et des Allemands.

Les opinions négatives envers les Musulmans sont assez répandues dans la jeunesse, singulièrement chez les Espagnols, les Allemands, les Français, les Britanniques (entre 30 et 40 %), beaucoup moins chez les Américains (29 %) et les Russes (19 %). Partout, la famille occupe une place centrale. En Europe, au Japon, les jeunes ne veulent pas payer les retraites de leurs aînés (entre 40 et 50 %). En revanche, 83 % des Indiens, 77 % des Chinois, 73 % des Russes sont d'un avis inverse !

Enfin, concernant les plus grandes menaces pour la société, la pollution est citée par 1/3 des jeunes Européens, 22 % des Japonais. Les jeunes Chinois sont les plus préoccupés par cette question (51 %), suivis par les Brésiliens (45 %) et les Indiens (41 %).

b. Les enseignements

Avant de tirer quelques enseignements de cette enquête, il faut en dire les limites. Ainsi, seul le Brésil a été sondé en Amérique du Sud, le Maroc et l'Afrique du Sud pour l'Afrique, et Israël pour le Moyen-Orient. En outre, le questionnement par voie électronique favorise la jeunesse aisée en contact avec la globalisation.

Néanmoins, il me paraît que quelques points méritent l'attention :

Les jeunes des pays émergents (Inde, Chine, Brésil, Russie) sont très optimistes. Ils croient en un avenir prometteur pour eux et pour leur pays. Ils considèrent la globalisation comme une chance, et se voient bien en entrepreneurs. Ils sont très favorables à une avancée des valeurs spirituelles dans la société et à la solidarité intergénérationnelle.

Les jeunes Chinois – on le comprend lorsqu'on a voyagé dans leur pays – sont très sensibles aux problèmes posés par la pollution.

Il faut le savoir : une formidable force de frappe est en mouvement. Ces jeunes veulent gagner de l'argent, ne conspuent pas la richesse. Autrement dit, ils aspirent à l'instar des Européens (qui pourrait les en blâmer !) à une vie confortable. Ils ont aussi des valeurs et sont conscients, pour les Chinois notamment, des problèmes liés à l'environnement.

Quant aux Occidentaux, le constat est plus nuancé. Les Américains, les Canadiens, les Australiens et nombre d'Européens croient en un avenir prometteur pour eux mais moins pour leur pays ! Ils sont favorables voire très favorables à la mondialisation.

Cependant, les jeunes Français, confiants dans leur avenir à 56 %, ne croient pas en leur pays (sauf pour 17 %) et ne font pas confiance à leur Gouvernement (sauf pour 17 %), contrairement aux Chinois (71 %).

Quel étrange paradoxe ! Des dirigeants démocratiquement élus n'ont pas la confiance de leur jeunesse, des dirigeants choisis sans réel processus démocratique sont néanmoins respectés par les jeunes !

Il faudrait mieux analyser les raisons de ces constats (taille des pays émergents, potentialité énorme, démographie, le sentiment que tout est possible...) et dans le même temps les nuancer. Par exemple, il faut distinguer, me semble-t-il, trois Chine : celle qui s'est « occidentalisée », celle qui émerge, celle qui est en voie de développement...

On le verra plus tard, l'examen des aspirations de la génération « Z » (les 15-20 ans) permet aussi, s'agissant des jeunes Français, de corriger l'image décrite ci-dessus.

Pour les Responsables occidentaux, singulièrement européens, il y a de quoi s'interroger... Pourquoi l'avenir de leurs pays suscite-t-il tant d'interrogations (USA et Allemagne compris) dans la jeunesse... Est-ce par comparaison avec le potentiel des pays émergents ?

La question essentielle de la confiance est en fait au cœur des débats...

c. Quelques précisions pour l'Europe

Une enquête téléphonique a eu lieu dans les 28 pays de l'Union européenne auprès de 13 437 jeunes âgés de 16 à 30

ans³.

Plus de la moitié des jeunes Européens ont le sentiment que dans leur pays, la jeunesse a été marginalisée et exclue de la vie économique et sociale (57 % contre 41 % partagent cet avis). La Belgique est cependant un des cinq pays où les jeunes se sentent le moins exclus (56 % contre 42 %).

Les jugements sur l'adéquation entre le système éducatif et le marché du travail varient beaucoup entre les différents pays, même si une majorité absolue des jeunes (56 % contre 42 %) juge cette adéquation satisfaisante. En Belgique, la satisfaction est très marquée (80 % contre 19 %). Seuls les Hollandais sont plus satisfaits (81 %). Les moins satisfaits sont les Grecs (81 %).

Plus de quatre jeunes Européens sur dix déclarent qu'ils aimeraient aller travailler, étudier ou se former dans un autre pays de l'Union Européenne. C'est en Belgique (70 %), aux Pays-Bas, au Royaume-Uni et en France que ce désir est le moins fortement exprimé.

Un jeune Européen sur deux ne souhaite pas créer son entreprise, un sur quatre est véritablement engagé dans un

³ *La jeunesse européenne en 2014*, Parlement Européen, 04/2014

projet entrepreneurial, 5% ont déjà créé leur entreprise. Les moins tentés par l'entrepreneuriat sont les Allemands ! Les jeunes belges sont 8% à avoir créé leur entreprise ! C'est un des meilleur taux... Ils sont 18% à en avoir l'intention, un très bon taux, même si 55% ne souhaitent pas s'engager dans l'entrepreneuriat (les jeunes Belges sont dans la moyenne).

On ne sera pas étonné de constater que le chômage, l'accès des jeunes à l'emploi, constituent les défis les plus importants pour l'Europe, suivis par les problèmes posés par les inégalités sociales et l'immigration.

Le changement climatique n'est pas une préoccupation majeure. Seuls 15% des jeunes le citent comme un problème à résoudre. En revanche, les jeunes Européens ont intégré les bonnes pratiques favorisant le développement durable (tri des déchets, économie d'énergie, etc.).

d. Et à propos de la Belgique

La mutualité Solidaris a mené une enquête fouillée auprès des jeunes de 18 à 30 ans⁴. Une toile de fond se dessine de manière tendancielle : une forte déception par rapport au système d'enseignement, un besoin de reconnaissance bafoué, un ascenseur social en panne, un système

⁴ *Que vivent les 18-30 ans ?*, RTBF – Le Soir – Solidaris, 11/2014

économique et financier inquiétant, une défiance totale à l'égard des institutions, une conviction que l'Etat et la sécurité sociale les protègent de moins en moins, moins d'envie de vivre ensemble.

La famille apparaît comme le seul refuge, mais les contraintes pour fonder une famille paraissent très puissantes.

Face à ce constat assez sombre, les jeunes ne réagissent pas tous de la même façon.

Premier type : les dépossédés, soit 37% des 18-30 ans. La peur des autres est un ressenti. Trop d'immigrés, trop d'assistés, trop de libertés (rétablissement de la peine de mort). Ils souhaitent le rétablissement des frontières. Ils se sentent exclus de tout, pour tout, et souffrent d'un grand mal-être. Ils sont prêts à la révolte. Ils sont issus tendanciellement des milieux populaire et moyen inférieur, ont des emplois précaires, sont ouvriers ou employés administratifs. Leur capital culturel est faible (niveau d'étude primaire ou secondaire inférieur).

Deuxième type : les acteurs (17%). Ils sont les exacts opposés des « dépossédés ». Ils sont ouverts aux autres, l'immigration est pour eux un enrichissement culturel ! Ils sont ouverts au monde et contre le rétablissement des frontières.

Ils ne se considèrent pas comme une génération abandonnée, ne craignent ni pour leur futur, ni pour celui de leurs enfants. Pour autant, ils ne sont pas satisfaits du réel et souhaitent « changer radicalement la société ». Cependant, ils ne croient pas aux grandes actions collectives, préfèrent l'engagement concret « hic et nunc ». Tendanciellement, ces jeunes ont fait des études supérieures et viennent de milieux sociaux moyens supérieurs.

Troisième type : les indécis (46 %). Ces jeunes se situent entre les deux profils précédents. Ils disent ne pas vraiment subir leur vie mais n'en être pas les acteurs pour autant. Ils sont en construction et pourraient soit rester dans cet état, soit basculer vers l'un ou l'autre des deux autres profils. Tendanciellement, ces jeunes font ou ont fait des études supérieures ou universitaires et occupent des emplois de cadres moyens ou ouvriers et employés administratifs !

Ainsi, une partie de la jeunesse est dans la peur et le repli, une autre est en capacité d'inventer sa vie, une troisième enfin est dans la modération.

Pour ma part, deux constats lapidaires s'imposent :

Les fatalités sociales (le milieu dont on est issu, l'absence de culture) et le niveau de formation sont des déterminants puissants qui conditionnent l'avenir des jeunes.

Ces réalités-là ne sont hélas pas neuves. Cependant, la croissance des trente glorieuses, la stabilité de la société permettaient d'en gommer nombre d'aspects négatifs ! Ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Dès lors, la culture et la formation sont plus que jamais des priorités à revisiter en tenant compte des évolutions radicales de la société contemporaine. J'y reviendrai.

2.1.2. Génération Z : les 15-20 ans à l'assaut du monde !

a. Considérations générales

Les enquêteurs de Solidararis s'étaient un an auparavant penchés sur la situation des adolescents (14-18 ans). Le constat était clair : la majorité des adolescents (8 sur 10) perçoivent leur avenir sans peur mais en étant lucides sur le contexte sociétal. Ils savent dans quelle société ils entrent, sans illusion, en étant convaincus qu'ils finiront par « bricoler du bien-être » en maîtrisant leur destin.

Une passionnante enquête menée en France auprès de plus de 3.200 jeunes de 15-20 ans⁵ permet de confirmer et d'affiner ce que l'enquête de Solidaris décrivait déjà à propos de cette génération prometteuse.

La génération Z (comment appellera-t-on la suivante ?) est curieuse, lucide, informée et absolument pas désabusée. Elle est ultra-connectée, pragmatique, exigeante, « student for ever », entrepreneure de sa vie.

Ces jeunes se sentent citoyens du monde, lequel est leur terrain de jeu. Ils cumulent plusieurs identités, plusieurs statuts, plusieurs attributs en même temps, à la fois « hipster », « intello », « geek ». Ils font tout plus vite et les baisses de rythme les ennui.

Ils veulent être fiers d'eux-mêmes et considèrent que le réseau est une clé de la réussite ! Ils se différencient nettement de la génération X qui s'inscrit dans une logique intergénérationnelle dans la vie privée et professionnelle (respect de la hiérarchie, logique verticale), et de la génération Y qui met l'individu au centre de tout, même s'il s'agit de la première génération mondiale s'inscrivant dans des écosystèmes (l'individu est central).

⁵ *La Grande InvaZion, BNP Paribas – The Boson Project, 01/2015*

La génération Z s'inscrit dans une logique transversale et ceux qui la composent se sentent proches de leurs pairs aux quatre coins du monde. Ils sont dans l'auto-apprentissage (apprendre de tous les canaux, partout et de manière continue). Ils classent dans l'ordre pour réussir : le bon réseau (40%), le bon CV (26%), le bon diplôme (24%), le bon visa (10%).

Ils ne supportent plus qu'on les décrive comme paresseux - ils travaillent autrement - ou qu'on s'inquiète de leur « hyperconnexion » qui leur vaudrait d'être déconnectés du réel ! Ils ont grandi avec internet et s'enrichissent de ces contacts.

Ils ont une grande capacité d'adaptation, de l'envie, de l'ambition. Réalistes, ils ont intégré les difficultés de la société présente : précarité possible et la nécessité de travailler plus longtemps. Mais ils se décrivent aussi têtus, impulsifs, impatientes, égoïstes, zappeurs...

Voici donc une génération que la crise pousse à l'action. « Les Z vont plus loin que les Y ». Ils sont plus impatientes, plus connectés, plus créatifs, plus décomplexés. La génération Y, quant à elle, pose des problèmes particuliers aux Directeurs d'entreprise qui doivent adapter leur gestion des ressources

humaines (expliquer plutôt qu'imposer, partager avant de décider par exemple... Why ? Question si souvent posée !)

b. Quelle est la perception des Z par rapport à l'entreprise ?

Leur vision de l'entreprise est très négative : elle est dure, fermée, impitoyable, partielle, inhumaine, angoissante, ennuyeuse... !

Et pourtant, aucun dégoût de l'entrepreneuriat. Près de la moitié des jeunes est prête à créer son entreprise, à choisir son métier par passion (84,5 %). Ils sont prêts à assumer les conséquences de l'entrepreneuriat : la liberté sans le contrat salarial ! Cette génération créera son propre marché. Ils veulent une entreprise où le contrôle le cède à la confiance, plus agile (innovation et échec possible), plus plate (hiérarchie aplatie), tournée vers l'humain à l'intérieur et à l'extérieur, plus égalitaire, plus flexible (horaires, lieux, codes trop rigides), porteuse de sens, plus ouverte, connectée... !

Pour attirer les jeunes en entreprise, la recette magique : des sous (39 %), des possibilités de voyager (37 %), du « kiff » (29 %), des savoirs (27 %). Enfin cette génération n'entend nullement sacrifier sa vie de famille ! Leur ambition, avérée (7 sur 10) ne se fera pas au détriment de leur vie personnelle. Ils

veulent profiter à fond du moment présent aux niveaux personnel et professionnel !

c. Quelques éléments de synthèse

On le voit, la différence entre la génération X (18-30 ans) et la génération Z (15-20 ans) est patente. Certes, cette dernière n'a pas encore été confrontée à la dure épreuve de la vie adulte. Elle paraît vouloir aborder celle-ci en sachant très bien qu'elle entre dans une société qui n'est plus statique, qui est incertaine.

Le monde sera son terrain de jeu. Elle souhaite cependant que les règles de celui-ci soient plus éthiques, plus flexibles, plus ouvertes à la créativité, à l'apprentissage permanent. Cette génération a intégré la puissance incroyable des réseaux et s'en sert déjà !

La difficulté viendra pour elle de ce que tout à sa volonté de créer ce nouvel univers, elle se heurtera aux rigidités et aux soubresauts défensifs du monde ancien dont l'agonie sera lente et qu'il conviendra d'ailleurs d'accompagner...

La prise en compte de cette réalité par les Responsables de tous ordres sera déterminante. Il leur appartient de mettre en place, ici, chez nous, les conditions qui permettront à ces jeunes de développer leurs ambitions et leurs talents. Sinon,

simplement parce qu'ils sont citoyens du monde, ils iront voir ailleurs.

C'est une tâche délicate. Il convient en effet de gérer au mieux – singulièrement sur le plan social – un monde finissant, tout en veillant à ne pas brimer les émergences parfois fulgurantes du monde qui arrive. Celles-ci nécessiteront des règles propres. Elles sont à inventer (les exemples ne manquent pas dès aujourd'hui : Uber, Airbnb, e-commerce...).

Il faut en finir aussi avec le discours mortifère selon lequel ces jeunes vivront, hélas n'est-ce pas, moins bien que leurs parents ! Quelle insulte à leur créativité !

Une certitude, ces jeunes vivront différemment ! Il est impératif de leur faire confiance ! Il est impératif de le faire tout de suite !

2.2. Vers le développement désirable

2.2.1. Avertissement

Les constats, interrogations, réflexions qui suivent sont le résultat de lectures, entretiens, séminaires ou encore observations notées, notamment lors de voyages aux USA, au Canada, en Chine et en Afrique.

Je dois, contraint par les limites de l'exercice, me contenter de synthèses parfois très sommaires. Des nuances seraient à apporter à certaines affirmations. A celui qui me fait l'honneur de me lire, il est loisible d'exercer son esprit critique, et si le désir l'anime, de chercher à son tour les signaux dont il pense qu'ils pourraient être annonciateurs des temps nouveaux.

Un mot encore. A l'instar de ce qui fut vécu à la Renaissance, y compris dans les coins les plus reculés de l'Ardenne..., j'ai la conviction qu'une extraordinaire mutation est en marche pour le meilleur, sachant que le pire est néanmoins possible pour peu que la folie enracinée dans les idéologies mortifères trouve à se déployer. Mais à la différence du 20e siècle, en sa première grosse moitié, il sera difficile au « pire » de sévir partout à la fois. Le monde s'est globalisé. Il s'est aussi considérablement étendu...

2.2.2. Préambule

Une jeunesse prometteuse mais dans quel monde ? Celui naturellement qu'elle construira, forte des aspirations dont je viens de donner un aperçu. Un monde qui, n'ayant plus rien de statique, va en quelque sorte à sa rencontre. Je souhaite évoquer les signaux parfois faibles qui indiquent ce que ce monde pourrait être.

Les mutations qui s'annoncent, pour certaines d'ailleurs largement amorcées, ne se feront pas sans heurts. La question sociale, notamment, se posera de manière aigüe. L'innovation est d'abord destructrice ! Il est impératif d'accompagner la transition afin d'éviter la misère à ceux qui ne peuvent être ou ne sont pas préparés à être les acteurs du nouveau monde. Je n'aborderai pas cette question. Elle mériterait une mercuriale entière... Et j'ai déjà dit mes préoccupations sociales par le passé.

La première condition, me semble-t-il, qui permette d'éviter des soubresauts destructeurs, est de s'assurer une croissance qui permette de partager le fardeau...

C'est du reste en abordant brièvement le thème de la croissance que je débute le présent chapitre. Je préviens d'emblée. Je suis optimiste pour l'avenir. Je ne saurais accompagner les déclinistes de tout ordre, non que je ne sois conscient des écueils, mais parce que les potentiels de progrès (le vilain mot !) sont de nature à éviter ces derniers ! Ecrire cela, je le sais, c'est presque une provocation ! Pour être écouté sans convaincre pour autant, mieux vaut faire peur.

2.2.3. La croissance : absolument nécessaire, impérativement différente

Je suis un ardent partisan de la croissance.

Je le suis au regard des enseignements de l'histoire. La société préindustrielle qui précisément se caractérisait par un manque quasi total de croissance fut celle d'une humanité misérable. Un enfant sur deux n'atteignait pas l'âge de 5 ans, la précarité accablait l'immense majorité des populations soumises à la tyrannie des Princes. Dans notre pays, au Moyen Âge, il y avait autant de meurtres en deux semaines que de nos jours en un an... La première révolution industrielle (1760-1840) née de la machine à vapeur permettra de doubler l'espérance de vie en 10 ans, là où il avait fallu 17 siècles auparavant pour y aboutir. De 1900 à 2013, la prospérité, ou la richesse si l'on veut, du Belge moyen a été multipliée par six.

Je le suis parce que les pays pauvres en ont un urgent besoin.

Un Belge représente une valeur ajoutée moyenne de 38.000 dollars par an... c'est 300 dollars pour un Congolais ! Or, il a été démontré que l'espérance de vie était liée au revenu en sachant qu'une faible augmentation de revenu pour ceux qui sont au bas de l'échelle a des effets démultipliés ! L'exemple le plus significatif est, à cet égard, celui de la Chine. En deux

décennies de croissance, ce pays a éradiqué la famine et les Chinois sont en quête d'une prospérité similaire à la nôtre (voiture, téléphone portable, électroménager...).

Je le suis encore parce que les pays riches ont eux aussi besoin de croissance. Les sociétés en croissance sont plus ouvertes, plus démocratiques. L'augmentation de la richesse produite permet à l'évidence plus facilement le partage ! Les sociétés stagnantes ne permettent que l'inverse ! Le « progrès » de l'un y est toujours synonyme de recul pour l'autre. Une économie stagnante crée une société de « ou – ou ». La croissance rend possible le « et – et », fût-ce au prix de luttes sociales.

Enfin, je suis partisan de la croissance... parce qu'il est dans la nature humaine d'inventer, de créer, d'innover, de renouveler... à l'instar du reste de ce que l'on peut observer dans la nature. J'y reviendrai.

Pour autant, une autre évidence s'impose. La croissance génère aussi « des externalités négatives ». La pollution en est un bel exemple. La croissance ne résout pas d'elle-même la répartition des richesses dont elle a rendu possible la production et dans l'innovation qui désormais la sous-tend, elle commence par détruire de l'emploi.

Mais justement, une autre croissance est possible ! C'est de celle-ci dont je souhaite parler, convaincu qu'elle se dessine à travers un signal très fort et des signaux faibles qui méritent l'attention.

2.2.4. Une croissance impérativement différente ; désirable

Les ingrédients sont présents qui permettent le développement d'une économie positive. Les lignes qui suivent paraîtront peut-être naïves. Je ne surestime pas les obstacles qui se dresseront sur le chemin d'une société meilleure, ici et ailleurs dans le grand village planétaire. J'ai choisi, je l'ai dit d'emblée, l'optimisme. Les Cassandre seront assez nombreux pour ne pas faire chorus. Cet optimisme se fonde sur des éléments solides annonçant une croissance désirable. Les voici.

2.2.5. Un signal fort : le savoir est l'épicentre de la croissance

En 1997, j'avais consacré mon discours de rentrée à l'économie de l'immatériel en un temps où aucun d'entre nous n'avait un accès aisé à internet, ne possédait d'e-mail, où le téléphone portable n'était qu'un téléphone dont peu de personnes avaient l'usage... J'avais insisté sur les

perspectives innovatrices qu'offriraient les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Ces perspectives sont aujourd'hui une réalité ! De nouvelles sociétés émergent chaque semaine qui se fondent sur les réseaux : booking.com, airbnb, uber... Blablacar, société active dans le covoiturage (elle vient de lever 200 millions d'euros pour assurer son développement.)

D'autres secteurs sont en croissance rapide au rang desquels celui des nanotechnologies et du génie génétique.

Au moment où j'écris ces lignes, un petit garçon s'est fait poser sous chirurgie une prothèse remplaçant sa main manquante, réalisée par une imprimante 3D. L'impression 3D, dont la technique est déjà à la portée de tous pour des objets simples, annonce des bouleversements dans l'entreprise, et favorisera sans doute des relocalisations.

Ces exemples, et je pourrais les multiplier à l'infini, montrent que « la ressource réelle unique de base n'est plus le capital, ni les ressources naturelles (la terre), ni le travail, c'est et ce sera le savoir »⁶. Ce savoir dont une partie importante est en accès libre, immédiatement, partout dans le monde. A cet égard Wikipédia – qui peut encore s'en passer ? – est une

⁶ *Au-delà du capitalisme : la métamorphose de cette fin de siècle*, Peter Drucker

formidable aventure collective permettant à chacun de produire sous un contrôle strict, un savoir accessible gratuitement. Cette encyclopédie a signé la fin des encyclopédies traditionnelles en édition papier.

Savoir, créativité, imagination, innovation ! Les grandes sociétés mondiales de création très récentes (Apple, Google, Microsoft, Facebook...) sont d'abord fondées sur ces concepts. Elles ont aujourd'hui des chiffres d'affaires dépassant le PIB de très nombreux pays !

2.2.6. Les signaux faibles

a. Un nouveau groupe sociologique : les créateurs de culture

Plusieurs études, notamment américaines, ont mis en évidence l'émergence dans les sociétés occidentales d'un nouveau groupe socioculturel. Il représente déjà aux Etats-Unis quelque 80 millions de personnes.

Les « créateurs de culture » ou « créatifs culturels », puisque c'est ainsi qu'il est admis de les nommer, se distinguent des deux groupes qui se partageaient traditionnellement la société : les traditionalistes (c'était mieux avant !) et les modernistes (le temps c'est de l'argent, ma liberté d'abord, me

divertir, soigner mon corps, rejet des valeurs et des préoccupations des ruraux, des New Age, des religieux...).

Les créatifs culturels refusent de choisir l'un ou l'autre de ces deux groupes. Ils savent que l'évolution ne s'est jamais effectuée en faisant table rase du passé mais en intégrant l'intelligence confirmée des stades précédents.

Quatre types de valeurs vécues de manière simultanée les caractérisent :

- Une implication personnelle dans la société par des engagements solidaires locaux et globaux.
- Une vision féminine des relations et des choses (écoute, compassion, conciliation).
- Une intégration de l'écologie (bio, méthode naturelle de santé).
- L'importance du développement personnel, la recherche de la spiritualité.

Ils ont un point commun très fort : ils cherchent la cohérence ! Pas question d'être en contradiction avec soi-même par exemple en prônant l'écologie et en se comportant de manière hyper-consumériste dans sa vie. Ils sont partisans de la congruence, des interactions, des synergies.

Ils sont en général plus formés, plus riches, plus urbains que la moyenne de la population. Ils n'ont rien à voir avec « les bobos » (je pense à gauche mais je vis à droite dans une large aisance). Ce ne sont pas des marginaux. Ils sont insérés dans la société. Ce portrait rapide mériterait naturellement d'être nuancé ! Car les créatifs culturels ne le sont pas tous de la même manière. Toutefois, leur comportement et leur manière de vivre influencent et influenceront la société, singulièrement les entreprises, qui devront tenir compte de ces « consomacteurs ».

Dans le prolongement de ces premières considérations, d'autres signaux me paraissent devoir être relevés.

b. Être ou la mort de Gordon Gekko

En 1987, le film « Wall Street » eut un succès retentissant. Désormais c'est une œuvre culte. Gordon Gekko, incarné par le formidable Michael Douglas, financier sans scrupule, en est le principal héros. « La convoitise, c'est bien ! » assurait-il. De manière implicite ou même clairement revendiquée, Gekko sera le modèle de nombreux jeunes gens avides d'argent et de paraître... Gekko finit pourtant en prison ! Dans la réalité, vingt ans après : les subprimes et leur terrible cortège de malheurs aux U.S.A. et dans le monde ! Comme toujours, le peuple va trinquer tandis que les Responsables, à quelques exceptions près, échapperont à toute sanction...

Aujourd'hui je ne pense pas que beaucoup de jeunes se revendiqueraient encore de « Gordon Gekko ». L'être est, si je puis dire, de nouveau à la mode. Cette notion est vécue de manière transversale dans la famille, dans le travail, dans la société... Dans l'entreprise aussi, le bien commun peut être reconnu. Le profit naturellement n'est pas rejeté. Ce serait d'un angélisme stupide. Mais il est possible d'y intégrer d'emblée le bien commun. Le commerce équitable en est un exemple intéressant. Des sociétés rentables intègrent, souvent sous la pression des consommateurs, cette même exigence.

c. L'écologie positive : « La nature n'a pas de poubelle »

Laissons de côté l'écologie punitive, renfrognée, moralisatrice (ceci est bien, ceci est mal), partisane de l'heuristique de la peur...

Inspirons-nous de la nature ! La nature, c'est d'abord l'histoire d'une croissance exubérante ! Partie d'une poignée d'atomes, elle n'a cessé de se développer en complexité, en richesse, dans une beauté saisissante. La nature, pour reprendre la géniale expression de Gunther Pauli, « n'a pas de poubelle ». Les déchets d'un organisme sont une ressource pour un autre.

Alors pourquoi ne pas s'inspirer de l'enseignement de la nature ?

Pour expliciter cette notion, je ne saurais mieux faire que de citer Mc Donough, sacré héros de la planète par le magazine Time. « Nous voulons suivre les lois de la nature, et dans ce contexte, la croissance est une bonne chose. Un arbre qui pousse, c'est une bonne chose. Un enfant qui grandit, c'est une bonne chose. Et néanmoins, les êtres humains – par « êtres humains », il faut entendre les écologistes classiques – s'inquiètent et considèrent que la croissance est un phénomène négatif. Cela provient de ce que la plupart des choses que les humains produisent actuellement présentent des problèmes. C'est parce que la croissance n'est pas conforme aux lois de la nature. Mais qu'en serait-il si la croissance était positive ? Qu'en serait-il si les usines de textile purifiaient l'eau et produisaient de l'oxygène ? Imaginez une usine automobile qui serait alimentée à 100% par l'énergie solaire ou même qui produirait de l'énergie supplémentaire. Imaginez des usines qui n'auraient pas besoin de traitement des déchets liquides parce qu'elles recycleraient et assainiraient leurs eaux constamment. Donc, nous célébrons une croissance positive qui suit les lois de la nature. C'est là notre principe stratégique fondamental ».

Mc Donough ne se contente pas de théorie. Il a conçu pour Ford une usine qui contribuera par son fonctionnement à dépolluer l'air, l'eau et les sols contaminés, notamment à l'aide de plantes et de champignons.

L'idée n'est plus de recycler mais de surcycler en imaginant une tâche plus noble dans la seconde vie des matériaux que dans la première... à un coût d'ailleurs maîtrisé !

« Mais cette révolution nécessite aussi un changement profond de nos habitudes : accepter de remplacer nos produits par des services. En effet, pour que les concepts que nous avons évoqués ici puissent être implantés dans l'industrie, il faut non pas acheter une voiture, mais la possibilité de faire 100.000 kilomètres ; non pas acheter un téléviseur, mais la possibilité de regarder la télévision pendant 10.000 heures. Après 100.000 kilomètres ou 10.000 heures, la voiture ou le téléviseur sont récupérés par le fabricant. Cela change tout ! Car, au lieu de concevoir une voiture qui quittera définitivement l'usine une fois vendue, les constructeurs doivent imaginer une voiture dont les matériaux resteront toujours leur propriété. Ils seront donc fortement incités à éviter toute forme de sous-cyclage en fabriquant des voitures de façon suffisamment intelligente pour favoriser un recyclage

« infini » des matériaux, voire le surcyclage de tous les composants »⁷.

Le champ des futurs écologiques ainsi conçu est infini. Il s'appuie sur la créativité, l'innovation, l'imagination.

L'enthousiasme est aussi nécessaire... Le sens du profit aussi ! En quelque sorte les ingrédients de l'optimisme !

d. L'altruisme rationnel : tous indispensables !

L'augmentation annoncée de la population mondiale n'est ni une catastrophe, ni un problème insoluble. C'est une chance ! Ce peut être, ce doit être plus de savoirs, plus d'échanges, en un mot plus d'altérité ! Cette altérité suppose la curiosité, le respect ! En ce siècle où le savoir est immédiatement partageable, cherchons d'abord à connaître ce que les autres peuvent nous apporter... C'est aussi, au-delà d'une générosité qui peut assez rapidement connaître des limites, notre intérêt ! J'évoquais ci-dessus le recyclage, le surcyclage. Les pays en développement sont quant à eux les précurseurs géniaux de l'upcycling ! Leurs artistes ont montré la voie en travaillant les déchets de tout ordre. A Accra au Ghana, les sacs plastiques qui jonchent les rues sont transformés – sans recyclage au sens traditionnel du terme – en 350 modèles de sacs, porte-monnaie, imperméables... Création, emplois à la clé, déchets

⁷ *Les clés du futur*, Jean Staune

en moins ! Un exemple parmi des dizaines d'autres ! Les Occidentaux ont suivi le mouvement ! L'upcycling des déchets de tout ordre (bâches, vieux tuyaux de lances à incendie, vieilles lunettes de soleil, palettes ...), ceux-ci sont transformés en produits design, très à la mode...

L'exemple le plus frappant de l'altruisme rationnel réside dans l'émergence fulgurante de l'économie collaborative ou économie partagée ! De très nombreux secteurs de l'économie traditionnelle sont touchés : covoiturage, coworking, colocation, crowdfunding, voitures, bateaux, logements, savoir, habitat, outils, financement ... tout se partage. Un autre modèle surgit qui perturbe le cadre du travail, de la sécurité sociale, de la finance...

Ce modèle s'imposera... même s'il conviendra de le réguler – tout en veillant à ne pas l'étouffer... La tentative serait d'ailleurs vaine ! Des millions d'utilisateurs... et de travailleurs sont déjà concernés. Ils imposent, j'y reviens, la notion de services au détriment de la propriété !

Dans un autre registre, l'attention se porte de plus en plus sur la manière dont les entreprises, singulièrement les multinationales, traitent leur personnel, ici, en Asie, en Afrique ... Là encore, l'immédiateté de l'information, le rôle des consommateurs sont déterminants.

e. Une autre vision du profit économique : la prospérité inscrite dans l'éthique

Y a-t-il des notions apparemment aussi éloignées que celles de profit et d'éthique ?

Le profit en soi n'est ni moral, ni amoral ! Il est le résultat d'une activité qui est bénéficiaire. Sans entrer dans de longues digressions philosophiques, il y a évidemment de multiples manières de dégager un profit !

Précisément, le profit indispensable à la vie des affaires – pas d'angélisme de grâce ! – peut s'acquérir dans le respect de normes sociales et écologiques exigeantes. Justement, ces exigences-là sont aujourd'hui au centre du développement voulu par de nombreux entrepreneurs parmi les plus novateurs. Ils en ont fait un des vecteurs de leur succès ! L'éthique l'emporte même, chez certains d'entre eux, sur la morale (l'amour va plus loin que le devoir).

Ces entrepreneurs socialement responsables ont un objectif à la fois économique, social, environnemental. Ils prennent en compte les intérêts de tous ceux qui sont impactés par leur action (personnel, clients, fournisseurs, voisins...).

D'autres vont plus loin, quoique inscrits dans l'économie de marché, recherchant la rentabilité, ils ne distribuent pas de bénéfice !

Cette prospérité, dépourvue de toute naïveté car le profit doit être présent et suppose le cas échéant des ajustements par rapport à l'idéal recherché, suppose la confiance en l'autre et vice versa ! Tous dans ces entreprises où l'initiative et la coopération sont préconisées n'adhèrent pas nécessairement au modèle ! Encore une fois, pas de naïveté... Les anciens modes de fonctionnement ont encore de beaux jours devant eux.

f. Ce monde qui vient...

Economie de l'immatériel, résurgence de l'être, réconciliation avec la nature, altérité épanouie, entreprises profitables mais socialement et écologiquement responsables fondées sur les services et de plus en plus sur la gratuité à tout le moins partielle de ceux-ci (Skype...), les possibilités illimitées des réseaux... Tel est le monde que paraissent annoncer les signaux faibles que j'ai tenté de répertorier.

La jeunesse, singulièrement la génération Z, me paraît avoir des valeurs, une conception de son devenir en phase avec les mutations avancées. Il lui appartiendra de les développer, de

les structurer. Il nous appartient de créer ici et maintenant les conditions pour qu'elle puisse réaliser ce fabuleux destin chez nous. Car, il ne faut pas s'y tromper, à l'échelle du monde, les territoires qui favoriseront la réalisation de tous ces potentiels seront les gagnants d'une compétition qui a déjà commencé...

2.2.7. Et la province ?

On l'aura compris, je m'inscris dans une perspective à long terme. Je n'entends nullement évoquer les problèmes immédiats de la province, objets de combats à mener maintenant. Simplement, je formulerai quelques réflexions en fonction de ce que je viens d'écrire par rapport à des thèmes familiers pour qui s'intéresse à l'avenir de ce petit territoire.

a. La culture

Essentielle ! Elle est la quintessence de la créativité ! Elle avance tel un grand triangle qui se déplace dans le temps en progressant vers le haut de sorte que sa base viendra un jour ou l'autre prendre la place qui était auparavant celle du sommet (cette belle métaphore est de Kandinsky cité par Luc Ferry dans « L'innovation destructrice » à propos de l'art. J'aime en élargir le champ...).

Elle sera au cœur du développement du 21^{ème} siècle. La favoriser dans tous ses aspects – rien n'est à exclure –, miser

sur elle y compris dans ce qu'elle peut apporter économiquement est une nécessité.

Dès lors, l'erreur à ne pas commettre par les pouvoirs publics est de réduire les moyens qu'ils consacrent à la culture. La tentation est compréhensible tant l'utilité de la culture peut apparaître secondaire lorsque les difficultés du temps semblent désigner d'autres priorités...

Dans la province, les créatifs sont soutenus. Ils doivent l'être plus encore ! Centres culturels, cinémas, festivals, TV de proximité, centres d'art contemporain, musées, etc.

Les villes doivent s'engager résolument dans cette voie ! Certaines le font déjà avec un réel bonheur et un véritable succès !

Les réseaux sont à développer avec les villes proches : Luxembourg, Liège, Namur, Bruxelles... et en fonction des opportunités nées souvent de rencontres.

b. Les infrastructures de demain

La qualité des infrastructures qui permettent le développement de projets en phase avec la nouvelle société est évidemment déterminante. La tentation est constante de négliger l'infrastructure des régions rurales trop étendues, trop peu

peuplées au gré des investisseurs. Comment se déployer dans les régions rurales, si par exemple le réseau électrique ou les réseaux qui soutiennent les nouvelles technologies de l'information et de la communication ont un maillage insuffisant ?

La vigilance des élus doit à cet égard être particulièrement aiguisée. Le cahier des charges imposé aux producteurs privés ou publics doit être sans concessions. Il faut par exemple imposer une couverture maximale du territoire plutôt qu'une très large couverture de la population... Quelques mots dans un contrat peuvent faire toute la différence ! Enfin, sachant que malgré tout certains endroits seront toujours, ou risquent d'être toujours (car jusqu'où ira la technologie ?) mal couverts, il conviendra d'en avertir clairement les citoyens afin que ceux-ci puissent choisir en connaissance de cause où s'installer...

c. La mobilité

La mobilité dans les zones rurales et périurbaines est une préoccupation lancinante.

Les combats sont quotidiens qui visent à maintenir ouvertes des gares, des lignes ferroviaires, des lignes de bus. Ils sont épuisants et les résultats souvent mitigés parce que les décisions se prennent en considération d'objectifs de

rentabilité défavorables comme toujours aux sous-régions concernées. Ces combats sont évidemment nécessaires.

Cependant, la mobilité doit être étudiée de manière systémique. Des solutions sont à imaginer par ces territoires eux-mêmes ! Elles auraient l'avantage de n'être pas soumises aux diktats des centralisateurs de tous ordres...

La voiture restera indissociable de la mobilité en zones périurbaines ou rurales. La réflexion doit partir de ce constat. Le champ des possibles est important : informations en temps réel des usagers, covoiturage, autopartage organisé par des sociétés ou de particulier à particulier, transport privé à but social, véhicule adéquatement choisi... (notre Province fut, notamment au travers des propositions émises dans « Luxembourg 2010 », pionnière en organisant une plateforme de covoiturage et la Locomobile).

Une des clés du succès réside, je le crois, dans la dissociation de la propriété du véhicule et de son utilisation... et dans l'acceptation de cette dissociation.

Ce chantier soutenu par les pouvoirs publics doit compter sur des entrepreneurs audacieux capables d'organiser ces services... L'évolution des technologies dans les vingt-cinq

ans qui viennent permettra, telle est ma conviction, une révolution dans la mobilité en territoire rural.

d. La formation

Thème central ! Comment organiser l'enseignement, au travers du prisme désormais essentiel de la créativité ? Comment aborder efficacement la lutte contre les inégalités – notamment culturelles – liées au milieu ? Ces questions ne sont pas propres à notre territoire... Et je n'ai pas la prétention d'y apporter une réponse. Elles sont si complexes !

La formation devra se déployer, doit déjà se déployer tout au long de la vie. Les initiatives locales sont possibles ; elles sont à promouvoir. Ainsi, il serait opportun que le Luxembourg se dote d'une « FABLAB » accessible à tous... On la baptiserait « LUXLAB », naturellement.

Les réseaux seront à développer... J'entends par là d'abord le réseau des réseaux dans l'enseignement supérieur ! Se complaire dans des conceptions passéistes condamnerait dans la province cet enseignement-là ! Il ne s'agit pas de renier ce que l'on est, il s'agit au contraire d'arcbuter une arche novatrice aux piliers ancestraux ! J'entends par là ensuite un réseau de formation transfrontalier... aujourd'hui trop embryonnaire (des succès

néanmoins comme la codiplomation entre l'ULg et l'Université de Luxembourg).

La mutualisation des moyens, la rencontre, les réseaux une fois encore tellement évoqués par la génération Z, véritable priorité pour cette dernière, sont parmi les clés de l'avenir de l'enseignement supérieur dans les régions rurales plus qu'ailleurs !

e. Le Campus universitaire d'Arlon

Confronté à l'impérieuse nécessité de sauver la FUL au début des années 2000, nous avons collectivement décidé – le consensus luxembourgeois – de l'arrimer puis de l'intégrer à l'ULg, seule université désireuse de tenter ce pari. La présence du « Département en Sciences et Gestion de l'Environnement » à Arlon est à la fois une chance et un défi. Il convient d'asseoir à long terme cette forte présence intellectuelle dédiée à l'environnement. Le thème de l'écoconstruction est d'une évidente pertinence au regard notamment des perspectives qu'offriront dans les années qui viennent le surcyclage, notion à laquelle j'ai consacré quelques développements.

Je suggère pour les vingt prochaines années un projet structurant mettant à profit le réseau universitaire transfrontalier.

Il s'agirait de mettre sur pied « une vallée verte des frontières ». Celle-ci, s'appuyant précisément sur les universités qui bordent la Grande Région, densifierait la recherche dans l'économie verte et favoriserait l'éclosion de nouvelles entreprises dans ce secteur. Les fonds européens mis à la disposition du Campus, pourraient permettre d'amorcer ce projet, pourvu qu'il recueille l'assentiment.

f. Les relations transfrontalières

Grâce à cette proposition la transition est aisée, qui me permet d'aborder de manière plus générale les relations transfrontalières dont il est inutile de rappeler l'importance pour la province.

La Wallonie y dispose désormais d'une visibilité adéquate grâce à un Ministre chargé de les y représenter – de surcroît, c'est l'un des nôtres...

Tous les sujets que je viens d'aborder (infrastructure, culture, enseignement, etc.) doivent s'analyser au travers du prisme transfrontalier. Je pense, à l'instar de ce que j'évoquais à propos du Campus d'Arlon, que des réseaux sont à renforcer qui permettront un fort développement de l'économie de l'immatériel. Recherche, enseignement, culture : les chantiers sont immenses !

3. Comme synthèse : un symbole

Je crois à la force révélatrice des symboles, à l'énergie qu'ils peuvent dégager, à l'imaginaire qu'ils aiguillent. J'ai donc cherché celui qui pourrait exprimer autrement ce que j'ai tenté de dire dans ces quelques pages.

La « Sagrada Familia » à Barcelone m'est apparue comme une évidence. J'ai ressenti une forte émotion la première fois que je suis entré dans ce temple !

Pourquoi cette Basilique en guise de symbole ? L'architecte Gaudi, cet humble génie, s'est profondément inspiré de la nature pour concevoir ce chef d'œuvre : les lignes courbes, la couleur, l'exubérance, un foisonnement luxuriant ordonnés cependant selon une rigueur savamment dissimulée.

La créativité, l'imagination de Gaudi sont palpables. Cette Basilique dont la construction fut entamée en 1882 est totalement innovante. L'œuvre sera complètement accomplie en 2026, cent ans après la mort du Maître dont les plans sont scrupuleusement respectés !

240 ouvriers, 20 architectes sont à la tâche. Pas un franc des pouvoirs publics... car le financement de ce temple dédié à la pauvreté, tel en est le principe, repose uniquement sur le don.

Enfin, la dimension spirituelle est au fondement même de l'édifice.

La « Sagrada Familia » me paraît dire de manière somptueuse et joyeuse ce que sera notre siècle.

Il ne m'a pas déplu que ce symbole dans son édification traverse trois siècles... C'est un hommage au travail des hommes... Le travail dont il n'est pas inutile de rappeler les vertus...

Puisqu'il faut conclure...

A tous ceux et celles qui exercent des responsabilités dans la province, je redis la puissance du consensus lorsque l'essentiel est en jeu... Je le dis pour tous les Luxembourgeois.

Ma génération, et surtout celles qui la suivent de près doivent faire confiance aux jeunes, notamment en créant les conditions qui leur permettront d'épanouir ici leur savoir-faire, leur créativité.

Quant à vous les jeunes, on vous décrit souvent un monde impitoyable. On peut le voir ainsi. Mais à quoi cela sert-il ? Certes, les problèmes, graves parfois, ne manquent pas. Ont-ils d'ailleurs jamais manqué ? Voyez au contraire le champ infini des possibles ouvert par l'économie de l'immatériel et de ses connaissances avec lesquelles vous êtes nés. Vous êtes connectés avec le monde. Ce sera votre terrain de jeu. Comptez d'abord sur vous-mêmes, sur vos réseaux ! Ayez confiance, soyez optimistes. Ceux qui enseignent la peur et le pessimisme sont de faux sages.

Chevauchez vos rêves. Pour les concrétiser, soyez curieux car le savoir est aujourd'hui mouvant. Internet désormais le

permet. Soyez créatifs ! Fixez-vous des objectifs au-delà de vos limites ! Enfin n'oubliez pas de travailler !

Quant à moi, je regarde déjà avec admiration ces jeunes Luxembourgeois partis à la conquête de leurs rêves...

Mesdames, Messieurs,

« Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rencontres ». J'aime cette citation de Paul Eluard.

Les uns et les autres ici, vous faites partie de mes rencontres. Vous exprimez librement en ce Conseil la diversité des opinions qui nourrissent notre démocratie ! Librement ! Car je chéris ton nom, liberté !

